

Mémoires d'oubli, restif & Casanova : 1789-1798 de Chantal Talagrand

Luba Markovskaia

Number 268, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Markovskaia, L. (2019). Review of [*Mémoires d'oubli, restif & Casanova : 1789-1798* de Chantal Talagrand]. *Spirale*, (268), 54–57.

UNE RÉVOLUTION DE PAPIER

MÉMOIRES
D'OUBLI, RESTIF
& CASANOVA :
1789-1798

CHANTAL TALAGRAND
Éditions Furor, 2018, 352 p.



Dans *Mémoires d'oubli*, la psychanalyste Chantal Talagrand imagine une correspondance entre Giacomo Casanova et Restif de la Bretonne qui s'ouvre sur l'avant-veille de la prise de la Bastille et se termine pendant la Campagne d'Italie de Bonaparte. Les deux écrivains vieillissants sont les témoins médusés d'une Europe en plein bouleversement, et leurs lettres sont teintées d'inquiétude face à l'avenir et de nostalgie pour un Ancien Régime révolu et pour une jeunesse libertine désormais lointaine. Ambivalents envers les dérives de la Révolution qu'ils ont d'abord appuyée, souffrant d'une vieillesse qui les relègue dans l'inaction et désabusés devant une société qu'ils ne reconnaissent plus, ils s'échangent des lettres pleines de sollicitude et d'admiration réciproques. Leurs missives haletantes rendent compte du feu roulant de la Révolution, illustrant de manière éloquente la circulation de l'actualité par le truchement de la rumeur à l'époque des Lumières. Elles rapportent les bruits qui courent dans les rues de Paris, qu'arpente Restif, et ceux dont les échos résonnent à la bibliothèque du château de Dux, où Casanova a ses informateurs.

Plus que des personnages historiques réels, les deux protagonistes sont aussi – et déjà – des personnages littéraires et imaginaires : leurs vies romanesques, auxquelles ils ont tous deux consacré des milliers de pages leur ayant conféré un statut mythique, ont été mises en scène quantité de fois dans des œuvres de fiction : Casanova a été réinventé par Hermann Hesse, Stefan Zweig, Philippe Sollers et Federico Fellini, pour ne nommer que ceux-là, tandis qu'Ettore Scola, dans son film *La nuit de Varennes*, imagine déjà une rencontre entre les deux hommes de lettres. Ce sont donc d'emblée des êtres de papier qui existent au préalable, dans l'esprit du lecteur, à travers leurs multiples incarnations, auréolés de la légende qui entoure leurs existences invraisemblables. Le choix de ces deux protagonistes à la fois réels et légendaires pour raconter une histoire publique, celle de l'Europe du tournant des Lumières, fait de ce livre un texte tissé de référents, mais dont le résultat laisse peu de place à l'imaginaire.

OSER LA FICTION FACE À L'HISTOIRE

Des événements historiques qui ont inspiré tant d'écrits et les destins singuliers des deux personnages auraient pu fournir à l'auteure un terrain fertile pour faire éclore une part de fiction, un jeu avec l'horizon d'attente du lecteur. Mais Talagrand peine à se détacher de ses sources et se consacre au récit détaillé de faits vérifiables. La toute première lettre, où Restif se remémore sa rencontre avec son correspondant, laisse pourtant présager une exploration des rapports entre vérité et fiction : « Vous étiez alors tout auréolé du prestige de votre rocambolesque évasion de la prison des Plombs de Venise, dont j'eus le grand privilège d'entendre, de votre bouche, le récit vrai qu'à moi seul vous fîtes, et qui diffère en bien des points de celui qui vous valut une gloire que vous auriez aimé, j'en suis sûr, qu'elle fût à l'époque plus littéraire qu'aventurière. » Ce passage annonce des tensions entre savoirs public et privé, entre oralité et écriture, entre événement et récit, qui mettraient en lumière la capacité de la littérature à donner voix à des personnages du passé pour dévoiler l'histoire sous un jour nouveau. Mais la promesse n'est pas tenue, et la rigueur historique déployée par l'auteure éclipse la part littéraire du projet.

À qui s'adresse donc ce livre, dont le titre complet – *Mémoires d'oubli. Restif & Casanova (1789-1798)* – évoque celui d'un ouvrage savant ? S'il donne envie de relire les œuvres des deux auteurs ou de réviser l'histoire de la Révolution, il apparaît difficile de déceler la fonction proprement littéraire de cette ventriloquie historique. Avec deux personnages centraux aussi fantasques et fabulateurs, s'en tenir au factuel – ou aux hypothèses bien connues, comme celle qui veut que Casanova ait participé à la rédaction du livret de *Don Juan* – est un choix qui étonne. Si les faits rapportés témoignent d'une impressionnante recherche et d'une minutieuse documentation de la part de l'auteure, le résultat est un ouvrage dont la visée semble être de transmettre des connaissances sur l'histoire de la Révolution plutôt que de jeter un regard proprement littéraire sur le passé et sur le destin de personnages d'exception.

QUAND LA RÉVOLUTION ÉCLIPSE LE « MOI »

L'exergue, *Nihil œqualitate inœqualius* (« Rien de plus inégalitaire que l'égalité »), tirée d'un inédit de Casanova découvert à la fin du siècle dernier, *Raisonnement d'un spectateur sur le bouleversement de la monarchie française par la révolution de 1789*, annonce d'emblée le parti pris de l'auteure : montrer le côté moins connu, mais aussi moins pittoresque, des deux protagonistes, en privilégiant leur regard sur la grande histoire au détriment de leur vie privée et de leurs délires autobiographiques. Si cette avenue a le mérite de ne pas reconduire certains mythes entourant ces hommes souvent dépeints de manière complaisante (comme le fait, par exemple, Philippe Sollers dans sa biographie rêvée de Casanova) et de s'éloigner d'une représentation exclusivement scandaleuse de ces deux êtres bien plus complexes que la somme de leurs frasques libertines, il donne un ton trop sage à cette correspondance fictive, dont les auteurs, quasi dépouillés de leurs singularités,

apparaissent comme des individus plutôt ternes. Le lecteur est dès lors en droit de se demander ce qui a dicté le choix de ces protagonistes, puisque leurs inquiétudes et les rumeurs qu'ils rapportent pourraient être issues de la plume de nombre de leurs contemporains lettrés, si ce n'était de quelques clins d'œil à leur passé libertin respectif.

Les deux épistoliers exposent longuement des faits historiques du siècle des Lumières qui sont non seulement familiers pour le lecteur, mais qui auraient également été bien connus de leur correspondant : l'Affaire du collier, les contacts entre Voltaire et Catherine II de Russie, etc. Il est étonnant de voir deux hommes si obsédés d'eux-mêmes et passionnés de l'insolite cantonner essentiellement leurs propos à la chose publique. Certes, sous la Révolution, le politique fait irruption dans les vies individuelles et bouleverse les existences. Mais dans les correspondances et les journaux personnels de l'époque, si les grands événements du jour sont bien présents, ils sont souvent entremêlés avec les menus détails de la vie quotidienne. Car le tournant des Lumières est aussi le moment où les écrits du for privé prennent une importance considérable et occupent à leur tour des formes auparavant considérées comme publiques, l'épistolaire au premier chef. C'est aussi l'époque où l'on se fascine pour la « petite histoire », les faits obscurs qui ont pu avoir une incidence inattendue sur celle avec un grand H. Nos deux épistoliers, eux, s'écartent rarement des titres de l'actualité, comme si celle-ci oblitérait la quasi-totalité de leurs préoccupations intérieures, alors même qu'on sait qu'à cette époque, les deux étaient occupés à l'écriture de leurs œuvres autobiographiques respectives, évoquant un passé lointain et des péripéties bien personnelles.

UNE FORME ET UNE LANGUE TROP SAGES

Les lettres qu'échangent les personnages sont presque toutes écrites selon le même modèle : la formulation, en quelques phrases, d'une inquiétude quant au silence du correspondant et d'une crainte liée à la bonne réception du pli, puis – et c'est ce qui occupe l'essentiel du propos – la narration des derniers événements de l'heure : déclarations à l'Assemblée nationale, dernières victimes de la guillotine... Le tout est légèrement parsemé de citations lettrées et de l'évocation de souvenirs, bien souvent d'événements connus du public, et se clôt sur l'expression d'une appréhension devant l'avenir et sur des protestations d'amitié. Bien entendu, la forme épistolaire était fortement codée sous l'Ancien Régime, mais il demeure décevant de voir ces deux iconoclastes aux plumes impertinentes et irrévérencieuses reproduire sagement les conventions du genre épistolaire, eux qui ont subverti l'écriture de soi et repoussé les limites de la confession de l'intime, en réaction à Rousseau notamment, se livrant dans leurs écrits d'une manière qui était jusque-là presque impensable, voire obscène. Pour des personnages de cette trempe, portés sur la fantaisie et la transgression, cette correspondance rêvée est étonnamment convenue.

Sur le plan de la langue, on assiste également à une certaine édulcoration. On reconnaît par moments la syntaxe italianisante de Casanova, mais son « accent » est somme toute très timide. Ceci a le mérite de ne pas verser dans la caricature, mais a aussi pour effet d'uniformiser les voix des deux épistoliers. Si leurs plumes sont bien teintées d'une affectation propre à l'Ancien Régime, un effort ne semble pas avoir été fait pour distinguer leurs styles, et il n'y a donc pas réellement d'alternance de ton dans les lettres échangées. Un léger appareil de notes laisse transparaître un « je » qui « corrige » parfois chez Casanova de petites erreurs de grammaire (« *chériss [je corrige]*. *Casanova ne fait pas, le plus souvent, l'accord du participe* »). Ce « je » n'est pas nommé ailleurs, car le livre est dénué d'introduction, mais ces incursions peuvent être interprétées comme une reprise discrète du topos du « manuscrit trouvé », commun dans les avant-propos de romans du XVIII^e siècle. Ce « je » serait donc un « éditeur fantôme » qui donnerait à lire la correspondance au lecteur contemporain, ce qui ajoute une subtile touche de ludisme à un texte au ton autrement scolaire.

LE CHOIX DE CES
DEUX PROTAGONISTES
À LA FOIS RÉELS ET
LÉGENDAIRES POUR
RACONTER UNE
HISTOIRE PUBLIQUE,
CELLE DE L'EUROPE
DU TOURNANT DES
LUMIÈRES, FAIT DE CE
LIVRE UN TEXTE TISSÉ
DE RÉFÉRENTS, MAIS
DONT LE RÉSULTAT
LAISSE PEU DE PLACE
À L'IMAGINAIRE.

EXOFICTION : LE PASSÉ À L'ÉPREUVE DE LA LITTÉRATURE

Depuis quelques années, la rentrée littéraire française donne systématiquement à lire une nouvelle cuvée de fictions biographiques, à un point tel qu'on parle désormais, dans les grands quotidiens culturels comme chez les chercheurs en littérature contemporaine, d'une véritable vague de ce qu'on a appelé l'exofiction. Pour certains, comme Pierre Assouline, il s'agit d'une marque de paresse de la part des écrivains et des lecteurs, et d'une stratégie de vente pour les éditeurs. Selon Alexandre Gefen, cela témoignerait plutôt d'un désir de « réparer le monde » en revenant sur des événements traumatiques de l'histoire. La Révolution française n'est pas en reste devant cette vogue du récit historique : nombre de fictions contemporaines explorent cette période trouble. Pensons par exemple aux *Adieux à la reine* de Chantal Thomas (les premiers jours de la Révolution narrés par une lectrice de Marie-Antoinette), aux *Onze* de Pierre Michon (sur une toile fictive mettant en scène les membres du Comité de salut public, sous la Terreur) et au *14 juillet* d'Éric Vuillard, qui raconte la prise de la Bastille du point de vue de la foule, faisant de son récit le terrain d'une réflexion sur le rôle de l'archive dans l'histoire des mouvements populaires. Tout en accordant une place essentielle à la documentation historique, Vuillard s'en détache au moment de l'écriture pour créer un discours que seule la littérature peut tenir sur le passé. C'est ce regard critique sur les sources et cette part d'invention proprement littéraire qui semblent faire défaut au livre de Chantal Talagrand.

Le post-scriptum qui clôt le texte énumère les nombreuses sources qui ont servi à sa rédaction, à la manière d'un ouvrage historiographique, et se termine sur cette phrase : « *Tout le reste n'est qu'écriture.* » Or la recherche de l'effet de réel et l'ostentation de la documentation érudite l'emporte ici sur l'élan de la fiction. On aurait souhaité davantage de ce « reste » où réside l'éclairage singulier que peut apporter la littérature au déroulement de l'histoire. Si, contrairement à l'historien, l'écrivain qui s'intéresse au passé historique doit chercher à dire ce qui n'a pas encore été dit, l'auteur semble n'avoir pas su se défaire de la multitude de discours qui l'ont précédée. Judith Lyon-Caen, dans une discussion diffusée sur France Culture, rappelle que le talent de l'auteur de fictions historiques se trouve dans sa capacité à remplir les espaces entre les « nœuds d'histoire » de « plages de vraisemblable ». Il semble que cette correspondance imaginaire soit surtout tissée de ces « nœuds », qui étouffent l'espace nécessaire au déploiement de la fiction.